

RETIENS LA NUIT

Carte blanche à Hugo Vitrani

EXPOSITION DE GROUPE
DU 2 AU 25 JUIN 2016

GALERIE RABOUAN MOUSSION

Pour sa prochaine exposition, la Galerie Rabouan Moussion donne carte blanche au commissaire d'exposition Hugo Vitrani.

« Nuit comme nuire : « le crépuscule du soir », écrivait Baudelaire, est « l'ami des criminels ». L'exposition Retiens la Nuit met en lumière la pénombre des marges, créant des liens entre des artistes qui s'intéressent à la rue comme sujet ou territoire de création. Au fil des oeuvres présentées - dont plusieurs réalisées spécifiquement pour l'exposition - la scénographie se perdra dans des nuits fauves, des nuits pop en passant par des nuits synthétiques, des nuits errantes, violentes, sécuritaires, ludiques, érotiques, pornos, des nuits blanches et d'autres nuits debout. »

HV

L'exposition présentera le travail de douze artistes, de générations et nationalités différentes, dans une mise en scène présentée du 2 au 25 juin 2016.

Hugo Vitrani est commissaire d'exposition, journaliste et critique d'art. Il s'attache à mettre en lumière des artistes et des formes artistiques expérimentales, souvent liées à la rue. Il initie le **Lasco Project en 2012** qui permet à des artistes urbains d'investir les dédales de l'architecture du **Palais de Tokyo**, à Paris. Institution pour laquelle il est ces jours-ci le co-curator de l'exposition « **The Light of the Light** » de **Florian et Michael Quistrebert**. Avec l'artiste **Fabrice Yencko** il co-écrit son premier ouvrage « **Chiaroscuro** » en 2015 qui reçoit le **prix du Club des Directeurs Artistiques** dans la catégorie « EDITION - catalogue, leaflet, brochure ». Il siège depuis 2015 à la commission consultative de la commande publique du **CNAP** en qualité de personnalité qualifiée.

Les artistes de l'exposition:

Aline Bouvy (page 2), **Guillaume Bresson** (page 3), **Stelios Faitakis** (page 4), **Louisa Gagliardi** (page 5), **Olivier Kosta Théfaine** (page 6), **Ryan McGinley** (page 7), **Cleon Peterson** (page 8), **Evan Robarts** (page 9), **SKKI©** (page 10), **Sean Vegezzi** (page 11), **Fabrice Yencko** (page 12), **Raphaël Zarka** (page 13).

ALINE BOUVY

Née en 1974, vit et travaille à Molenbeek (Belgique).

Aline Bouvy s'intéresse aux notions d'intime, de tabous, de désir, de domestique et de sauvage.

Son travail convoque la photographie, la sculpture, la vidéo, le dessin : autant d'outils qui permettent à l'artiste d'élaborer des narrations faites de chiens errants, d'orifices, d'homme nu errant dans la rue comme le font les hustlers, ou encore de photographies de corps nus et flous confrontés à des mauvaises herbes menaçantes. Elle est représentée par la galerie Albert Baronian (Bruxelles).

« Les sculptures de chiens sont disposées le long du mur de la galerie, fixées comme des bas



reliefs. Le chien est un animal qui m'intéresse car même si c'est l'animal domestique par excellence, il existe encore aussi de manière sauvage, dans le milieu rural et urbain. J'ai cherché sur Internet des images de chiens sauvages, comme ceux qu'on trouve en Roumanie. J'aime les chiens errants, leur côté insolent, irrévérencieux. Dans ma pratique, l'important est de trouver des manières de me détacher des structures de pouvoirs qui me sont imposées dans la société actuelle. Saper ou déjouer ces structures peut passer par des choses très simples, comme notre relation avec ce qui est propre ou sale, avec nos propres déchets, comme l'urine par exemple, qui m'a servi d'unique liant pour une série de sculptures récentes

La galerie Rabouan Moussion présente les œuvres de Aline Bouvy suivantes :

La série complète des 7 sculptures qui composent *Strategy of Non-Cooperation I-VII*, jesmonite, dimensions variables, 2015

Rub Sore, 2015 Linoléum naturel sur bois et résine avec pigments, paille, mégots, pièces de monnaie 200 cm x 164 cm Courtesy de la Galerie Albert Baronian, Bruxelles

Guillaume Bresson
Sans Titre, 2006
Huile sur toile
169x205 cm
Collection Mudam Luxembourg
Acquisition 2010
© Photo: Guillaume Bresson

GUILLAUME BRESSON

Né en 1982 à Toulouse, vit et travaille à Paris (France).

Comme des captures d'écran où le temps est en pause, les peintures de Guillaume Bresson sont dénuées de scénario, de contexte, de repère, de temporalité et de titre. Classique et contemporain, architectures industrielles et paysages végétaux, lumière artificielle et naturelle, hyperréalisme et esquisses de construction : Bresson peint la chorégraphie de la violence urbaine et la banalité d'un quotidien où les anti-héros sont plongés dans des no man's lands cinématographiques.

Après avoir imposé illégalement de la peinture dans l'espace public, Bresson a fait surgir la rue comme sujet de sa peinture. Admis aux Beaux-Arts de Paris en 2001, il inaugure alors ses séries de tableaux de violence urbaine, ambiance guet-apens. Des bastons contemporaines mais déjà classiques : sous tension, les règlements de comptes et les corps à corps sont peints à l'ancienne, en grisaille ou en camaïeu, éclairage en clair-obscur anxigène. Dans ces rixes épiques et souvent inégales, en bande ou en (coup de) tête-à-tête, l'éclairage est brutal : les



néons de parking et les lampadaires sentent la pisse et le fait divers. Les drapés sont synthétiques, avec armoiries Adidas ou Nike typiques de la mode des cailleras des années 1990. Bresson élabore une peinture de l'affrontement où la gestuelle est rythmée comme du breakdance, où les formes décomposent l'espace comme le font les lettres de graffiti. Guillaume Bresson sample l'histoire de l'art comme les rappeurs et les DJ se jouent des droits d'auteurs en musique. Ses peintures mélangent les sources : longues séances de shooting avec amis et danseurs, références à des peintures classiques, utilisation d'images basse définition récupérées sur Google, l'artiste réinventant en peinture tout ce qu'il perd en pixels. Il est représenté par la galerie Nathalie Obadia (Paris, Bruxelles).

« Avec cette série de peintures, il s'agissait d'aller à fond dans le cliché, peindre quelque chose de très reconnaissable comme la banlieue et les marques, avec la volonté de défigurer les clichés, de prendre un cliché et le travailler au corps, le composer et le décomposer jusqu'à ce qu'il devienne autre chose. »
(extrait d'un entretien avec Hugo Vitrani, novembre 2014).

La galerie Rabouan Moussion présente les œuvres suivantes de Guillaume Bresson, réalisées entre 2007 et 2016 :

Sans titre, esquisse préparatoire, 5 x 7 cm, prêt de l'artiste

Sans titre, peinture à huile sur toile 30 x 40 cm, collection privée

Sans titre, peinture à l'huile sur toile (étude), 160 x 130 cm, prêt de l'artiste

Stelios Faitakis
Untitled, 2012
Technique mixte sur toile
260x190 cm
Courtesy de The Breeder
Athens

STELIOS FAITAKIS

Né en 1976, vit et travaille à Athènes (Grèce).

Sur fonds dorés avec touches de pinceaux apparentes, les peintures de Stelios Faitakis décomposent l'architecture, les symboles sacrés de la géométrie, la typographie et remixent les références, du muralisme mexicain à Dürer en passant par les icônes byzantines et l'héritage du graffiti.

Si Faitakis a reçu une formation académique à la Athens School of Fine Art, c'est dans la rue qu'il s'est imposé au cœur de la scène naissante du Street Art à Athènes au milieu des années 1990. Désormais peintre d'atelier, ses icônes désacralisées mettent en scènes des auréoles enflammées, des résistants palestiniens, des émeutes, les excès du capitalisme dissous dans des paysages où des businessmen sont pendus et où la jeunesse dorée sombre dans une débauche bling bling. Sa peinture étire les temps passés et présents : travaillant souvent à partir d'archives historiques ou de l'actualité, on peut reconnaître dans ses références des images de presse faisant surgir des fragments du présent le plus chaud dans ses compositions, mais décontextualisés. Il est représenté par la galerie The Breeder (Athènes).

« Pour définir mes tableaux, je me réfère à l'idée d'une "peinture religieuse", j'essaie de parler de sujets spirituels. Je suis convaincu qu'en m'intéressant à ces sujets, c'est aussi une manière d'évoquer simultanément ce qui se



passer dans le monde. Les gens se réfèrent souvent à "l'art politique" en parlant de mon travail, ce que je trouve étrange et parfois même amusant. Lorsque j'utilise des références politiques et sociales, c'est toujours à un niveau superficiel. Je ne peindrais pas s'il s'agissait seulement de parler de ces sujets qui donnent une vision du monde trop évidente. (...) J'ai passé beaucoup de temps dans la rue, j'ai donc été témoin de ce qui s'y passe. Je me suis souvent retrouvé au premier plan, sur le terrain, pour voir de mes propres yeux la réalité des événements. Ce n'est plus le cas aujourd'hui : je peins désormais en m'isolant dans mon atelier, dans mon monde, avec mon matériel.» (citation extraite d'un entretien avec Hugo Vitrani, décembre 2013, publié dans le catalogue de l'exposition « Shit and Die », Palazzo Cavour, Turin, novembre 2014).

La galerie Rabouan Moussion présente les œuvres de Stelios Faitakis suivantes :

Untitled, 2012, Technique mixte sur toile, 260x190 cm, Courtesy de The Breeder Athens

LOUISA GAGLIARDI

Née en 1989 en Suisse, vit et travaille à Paris (France).

Les tableaux numériques de Louisa Gagliardi mettent en scène des visages enfumés, des mains baladeuses, des postures mondaines du corps en dégradé, des attitudes trompeuses et des doubles-jeux dans une ambiance intimiste.

L'esthétique est floue façon aérographe. La composition se fait par superposition de calques. Les tableaux sont imprimés puis rehaussés à la main, l'artiste accentuant les jeux de couches et de matières : des zones sont pailletées, d'autres ont des piercings. Formée au graphisme, Louisa Gagliardi est diplômée de l'ECAL. Son travail graphique a été récompensé par le Swiss Design Award en 2014 et l'artiste a collaboré avec plusieurs noms prestigieux de la presse ou de la mode (de Mousse magazine à Kenzo). Depuis 2015 Louisa Gagliardi a fait son entrée en galerie avec des expositions où elle déploie des scènnettes de vie quotidienne, silencieuses et sombres.



« Cette série est arrivée à un moment où je commençais à me sentir enfermée dans ma propre esthétique. Toutes mes images étaient planifiées, très construites et contrôlées. (...) Cette nouvelle série est plus improvisée. Même si le travail est digital, ces travaux ressemblent

plus à des peintures : plus émotionnelles, lisses, incertaines - ce qui correspond à leur sujet. La série représente des moments volés de solitude dans des situations sociales, mettant l'accent sur la consommation (d'alcool, de cigarettes, ou le simple fait de regarder son téléphone) comme une tentative pour trouver un confort et du relief. Cela parle de comment, dans des situations sociales, le sujet (...) est toujours en représentation et ressent le besoin d'avoir l'air occupé. »

(citation extraite de Kaleidoscope, #26, 2016)

Le diptyque de Louisa Gagliardi présenté par la galerie Rabouan Moussion pour Retiens La Nuit est en cours de réalisation, spécialement pour l'exposition.

OLIVIER KOSTA- THÉFAINE

Né en 1972, vit et travaille à Paris (France).

Olivier Kosta Théfaine est un peintre de paysage. Dans son travail, le vandalisme est classique, la marge devient centrale. Il peint, sculpte, archive, photographie, récupère des objets, observe les mauvaises herbes, brûle des plafonds au briquet et casse des bouteilles de verre: autant de matériaux et de techniques pauvres ou sauvages qu'il associe avec des références dites plus nobles pour créer des narrations, disséquer la ville par ses périphéries, croiser les histoires actuelles, passées et les légendes urbaines du quotidien.

L'enfance en banlieue et les peintures dans l'espace public provoquent un regard inédit de l'artiste sur la ville: l'imaginaire est en béton, les constructions sont en ruines, les matières sont précaires, la rue est un terrain de jeux. Alors Olivier Kosta-Théfaine travaille autour des notions de dérives urbaines, de vandalisme, de paysages, de fragments archéologiques d'un présent qui résonne avec le passé. Il s'impose d'abord avec ses plafonds brûlés à l'aide d'un briquet: la technique vient des halls HLM où des jeunes, pour tuer le temps, s'essayent aux écritures en feu sur les murs. Olivier Kosta-Théfaine s'empare de cette tradition banlieusarde pour élaborer des herbiers, des compositions abstraites ou en arabesques qu'il multiplie dans des lieux d'art. Kosta-Théfaine crée ses jardins à la française en tessons de bouteille de bière qui évoquent les débris de verre des abris bus qui font souvent l'objet de punching balls dans les banlieues. Il crée des peintures abstraites, des détails de murs qu'il observe dans la rue et qu'il décompose, ou produit des écharpes de supporters de foot en hommage à la ville de la banlieue ouest dont il est natif (Sartrouville) pointant du doigt la



tension qu'il y a entre l'envie de fuir sa banlieue tout en la défendant corps et âme. Une démarche qu'il prolonge en assurant le commissariat d'une exposition en plusieurs épisodes, « (Idéale) Géographie », réunissant une sélection d'artistes internationaux qui s'intéressent comme lui à la relation entre l'art et les marges des paysages urbains.

Il est représenté par la galerie Jeanroch Dard (Bruxelles).

« Le graffiti m'a donné la chance de regarder la ville différemment, de l'observer en détail. C'est la base de mon travail, le détail, ce qui est mis de côté, les choses que les gens ne voient pas et qui n'intéressent personne. Pendant des années, la ville était mon atelier. Ma pratique artistique était définitivement liée à mon environnement et les lieux où je vivais et évoluais. J'étais un enfant de la banlieue parisienne, et mon quotidien bétonné était plus présent que les champs de fleurs. »

(citation extraite d'un entretien avec Pedro Matos, publié dans Aujourd'hui, mai 2015).

Pour Retiens La Nuit, la galerie Rabouan Moussion présente une œuvre in-situ de Olivier Kosta-Théfaine réalisée spécialement pour l'exposition à la flamme de briquet sur le plafond de la galerie.

RYAN McGINLEY

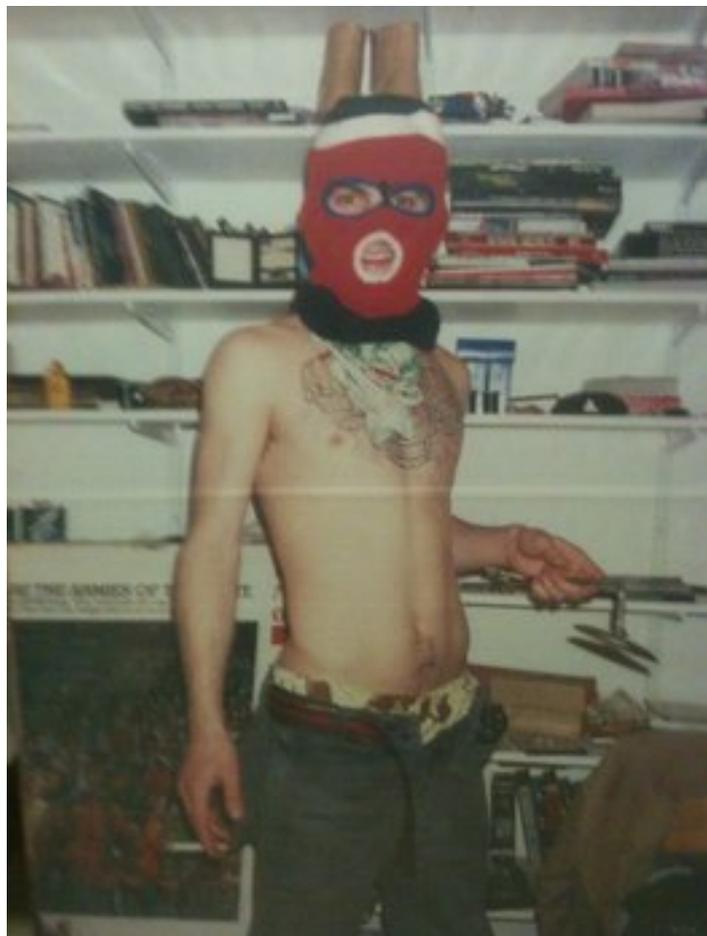
Ryan McGinley
Ski mask, 2001
Photographie couleur
contrecollée sur
aluminium, édition de 3/6
100x70 cm
Courtesy galerie du jour
agnès b.

Né en 1977 au New Jersey, vit et travaille à New York (Etats-Unis).

Jeunesse sans dessus ni dessous, road trip en apesanteur dans la nature, couleurs vintage conjuguées au présent, errance marginale : les photographies de Ryan McGinley mettent en scène le vertige d'une jeunesse borderline qui veut en découdre.

Depuis l'autoédition de son livre *The Kids Are Alright* en 1999 et sa première exposition sauvage dans un immeuble de Soho, McGinley a taillé sa réputation sulfureuse dans le Lower Eastside de New York dans les années 1990 aux côtés des artistes Dan Colen, Earsnot, Dash Snow : autant d'enfants terribles infréquentables qui passaient leur temps à documenter leur quotidien défoncé. Il est passionné par les mouvements du corps - du porno vintage aux partouzes en passant par le graffiti, le skateboard, les études de Thomas Eakins et Eadweard Muybridge. Héritier de la Beat Generation, de Nan Goldin, de Larry Clark et Richard Avedon, des contre-cultures et du numérique, Ryan McGinley est passé du documentaire façon journal pas très intime à la fiction, sans changer son propos : capter l'énergie et l'esthétique d'une génération étouffée par la crise, l'ambiance vigipirate, les excès du capitalisme et la vie qui (s'en) va avec. Il est représenté par la galerie Emmanuel Perrotin et la Team Gallery. Les photographies qu'il présente révèlent des portraits inédits de Dash Snow, graffeur de New York, héritier de la famille De Menil et icône trash du milieu de l'art, mort d'une overdose d'héroïne en juillet 2009.

« Mes premières photos ont toutes été faites à Downtown New York. Très souvent sur des toits ou dans des tunnels de métro, dans les appartements des gens. Ces photos étaient très axées sur les rues de New York, c'était très documentaire. Puis j'ai commencé à photographier la nature toujours par amour de l'aventure : je voulais voir tous ces beaux paysages et ne jamais savoir ce qui allait se passer. Il y a toujours une certaine peur, un



danger permanent. C'est un peu comme les aventures de Tom Sawyer de Mark Twain. Effectivement, je reviens toujours à la culture du skateboard et au graffiti, où tu vas de spot en spot, tu squattes les piscines privées, tu cherches les plus belles rampes... C'est pareil dans le graffiti : tu essayes d'escalader un château d'eau, les flancs d'un pont... Je crois que le graffiti est encore dans mon ADN, parce que ce que je fais avec ces photos est illégal : je n'ai pas le droit de photographier des gens nus dans l'espace public ou dans des propriétés privées dans lesquelles on pénètre. Il y a toujours la crainte de se faire prendre. On travaille avec des talkies walkies et des personnes font le guet. J'ai toujours ce sentiment de devoir être sur mes gardes quand je prends des photos. (...) La rébellion fait partie de mon ADN depuis que je suis né et m'a suivi toute ma vie, c'est vraiment une partie de moi : j'ai été punk, j'ai fait du skate, je suis gay et je photographie des gens nus. Quand tu gagnes ta vie avec ça, ce n'est pas « normal ». Mais ce n'est pas de l'anarchie. J'aime l'idée de contrôler le chaos par différentes sources d'énergie et de le recréer dans les photos.»
(citation extraite d'un entretien avec Hugo Vitrani, 2013)

La galerie Rabouan Moussion présente deux photographies de Ryan McGinley :

Ski mask, 2001 Photographie couleur contrecollée sur aluminium, Edition de 3/6 100x70 cm, Courtesy galerie du jour agnès b.

Over edge, 2000, Photographie couleur contrecollée sur aluminium, 100 X 70 cm, Edition de 4/6, Courtesy galerie du jour agnès b.

Cleon Peterson
A balance of Terror, 2011
Peinture sur bois
213x426 cm
Courtesy de l'artiste



CLEON PETERSON

Né en 1973 à Seattle, vit et travaille à Los Angeles (Etats-Unis).

Élevé dans des milieux marginaux, Cleon Peterson peint un Eldorado sanglant où désordre et pulsions incavouables se donnent libre cours : des danses mortuaires libérées de morale et de justice.

« Homeless », policiers, bourgeois et « crackmen » anonymes s'affrontent dans des rixes collectives épiques, inégales et armées, dépouillent et violent les passants pour finir en gang-bangs non consentants. D'abord réputé pour son travail d'illustrateur dans l'industrie "indie" du skateboard, Cleon Peterson – frère du photographe Leigh Ledar - est ensuite passé par l'industrie du design graphique pour se sortir de la rue, devenant notamment l'assistant de Shepard Fairey. Cleon Peterson convoque dans sa peinture à l'esthétique « flat » l'héritage des vases grecs antiques et des oeuvres de Bosch, Bruegel ou Matisse qu'il actualise avec son passé dans la rue, les cultures underground et les images d'actualité.

« Dans ma peinture, j'essaye de lutter contre ce dualisme qui divise le monde entre le bien et le mal, la folie et la raison, la loi et les criminels. Je peins une réalité qui est dehors, que tout le monde n'a pas forcément vécue. Un monde qui est sombre, qui est en chacun de nous. Mon travail parle de l'ordre, de la morale, de la domination, des jeux de pouvoirs, de l'oppression, des laissés-pour-compte. Je m'inspire de mon expérience passée dans les rues de New York dans les années 1990, lorsque j'étais accro à l'héroïne et livré à moi-même. C'est une expérience intéressante d'être dépendant de la drogue, de se réveiller en étant désespéré chaque jour, d'être fauché. Ça te montre à quel point la morale et les valeurs des gens sont flexibles. Tu n'as plus peur de rien, ni des risques ni du jugement des autres. Il y a une dynamique qui se dégage de ces situations de détresse qui poussent les gens au vol, à la violence, aux viols, à l'autodestruction. Il y a une sorte d'honnêteté dans ces modes de vies miséreux. S'il n'y a pas de peine, il n'y a pas de bonheur. »

(Citation extraite d'un entretien avec Hugo Vitrani, 2011).

La galerie Rabouan Moussion présente une œuvre de Cleon Peterson en cours de réalisation, spécialement pour l'exposition.

Evan Roberts
Cinderella, 2016
Plâtre FGR sur carreaux en
vinyle montés sur panneau
de bois
182x213x5 cm
Courtesy de l'artiste

EVAN ROBARTS

Né en 1982 à Miami, vit et travaille à New York.
(Etats-Unis)

Evan Roberts explore en peinture et sculpture les processus de gentrification de la ville, entre ruine, précarité et grand nettoyage dictés par les rénovations urbaines et la tolérance Zéro des années Giuliani, ancien maire de NYC dont l'action politique a bouleversé une scène artistique new yorkaise.

Robarts se réapproprie les matières, les gestes et les objets du quotidien et du milieu ouvrier. Diplômé en sculpture à la Pratt Institute en 2008, Evan Roberts a transposé dans son travail artistique les tâches ordinaires du quotidien - le ménage, les réparations diverses ...- qu'il a bien connu lorsqu'il gérait l'intendance d'un immeuble à New York en 2010. Ses peintures à la serpillière évoquent les abstractions de rue exécutées par les ouvriers qui teintent les vitrines de blanc d'Espagne, mais aussi le nettoyage des quartiers par les politiques. Exécutées au sol sur des plaques de linoléum, l'artiste peint comme d'autres balayent le sol, laissant apparaître volontairement les empreintes de ses pas dans la composition, évoquant ainsi l'idée d'un auteur dans ces peintures au geste et à l'esthétique anonymes en apparence. Ses géométries en chantier évoquent l'univers ouvrier, la construction



urbaine, l'abstraction aléatoire des traces de peinture que l'on découvre dans les terrains vagues (marquages d'architectes, sous-couches inachevées, traces d'enduit...). Ses sculptures convoquent des objets issus de la rue (balais, grillages, balles, panneaux de basket...) qu'il recompose et assemble. Son travail propose parfois une relecture pop de l'Arte Povera, comme avec son ancienne série évoquant des glaces fondues abandonnées au sol. Il est représenté par la galerie Jeanroch Dard (Bruxelles) et The Hole (New York).

« Des serpillières plongées dans du plâtre sont posées sur des carreaux de linoléum ce qui dénote un travail d'entretien ménager, un travail habituellement réservé aux travailleurs pauvres et peu qualifiés. J'essaye de capter le geste de ce travail afin de souligner sa beauté intérieure qui tient à son humilité et le service qu'il rend. »

La galerie Rabouan Moussion présente l'œuvre suivante de Evan Roberts, réalisée spécialement pour l'exposition:

Cinderella, 2016, Plâtre FGR sur carreaux en vinyle montés sur panneau de bois, 182 x 213 x 5 cm, Courtesy de l'artiste

SKKI©

Né en 1967, vit et travaille à Paris (France).

SKKI© (dé)figure la ville en s'intéressant à ses marges, ses ruines et ses accidents. Ses peintures abstraites questionnent le néo-vandalisme, la destruction de la peinture sur les murs, la réappropriation de l'espace public. Ses punchlines énigmatiques écrites en blanc ou bleu dans la rue interpellent les passants. Ses sculptures aux matériaux précaires évoquent des fragments de ruine de bitume, comme des réalités augmentées inspirées de ses dérives urbaines qu'il publie chaque jour en photo sur son compte Instagram.

SKKI © est un des précurseurs du graffiti européen. Avec Jay One et Ash, il fonde en 1983 les BBC, groupe mythique du graffiti français, connu pour leurs expérimentations picturales dans le terrain légendaire de Stalingrad, véritable « café Voltaire du graffiti ». A la suite d'un voyage à Berlin en 1987, il inaugure sa série des "Directly Operational Element" et étire les formes de sa peinture. Il

expose pour la première fois en galerie à Berlin en 1990, ville où il avait peint le Mur de



séparation entre 1987 et 1989. Après avoir participé à la fondation du style européen dans le graffiti, SKKI© s'émancipe dès les années 1990 des canons habituels du milieu et fait partie des pionniers de ce que l'on appellera le « post-graffiti ».

« L'utilisation de noms de plume est très fréquente dans les cercles littéraires ou artistiques... de façon intéressante, la plupart des révolutionnaires russes en ont également pris : Vladimir Ilitch Oulianov (Lénine), Lev Davidovich Bronstein (Trotsky) et Skki© ! »

(extrait d'un entretien avec Magda Danysz dans le livre « Anthologie du Street Art », ed. Alternatives, 2015).

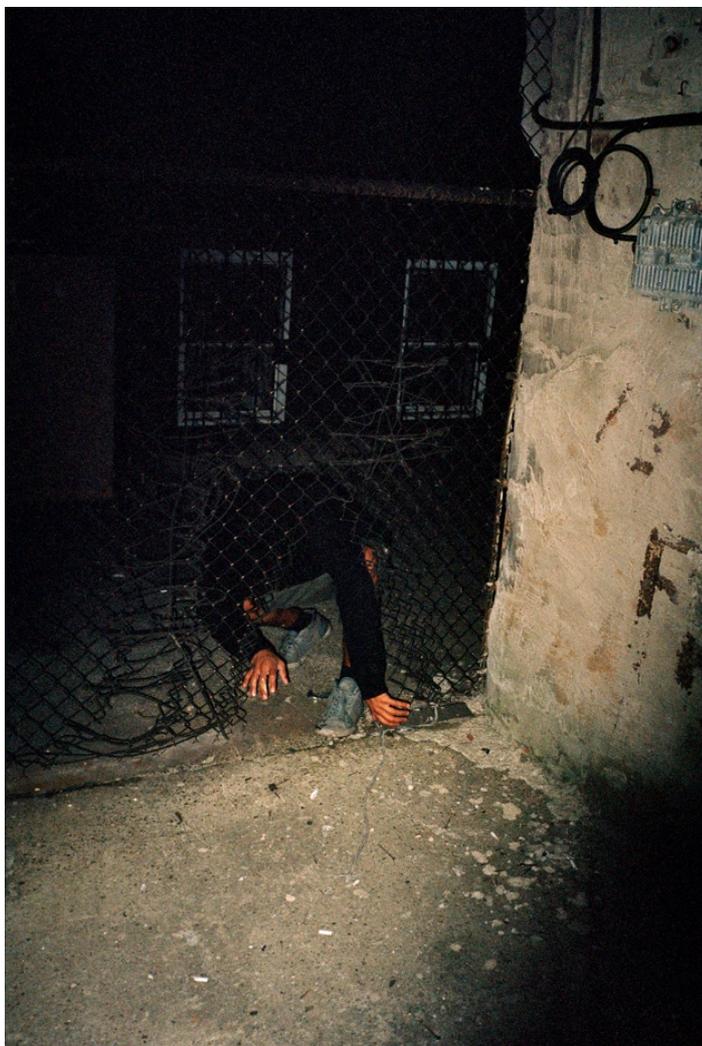
Les œuvres de SKKI© présentées par la galerie Rabouan Moussion sont en cours de réalisation, spécialement pour l'exposition.

SEAN VEGEZZI

Né en 1990, vit et travaille à New York (Etats-Unis).

Depuis 2001, Sean Vegezzi dresse un portrait souterrain et vagabond de New York, utilisant la photographie, la vidéo et la performance. Il s'infiltré dans les interstices de la ville, lieux abandonnés ou interdits qu'il arpente seul ou avec sa bande, défiant les mesures de sécurité post-11 septembre.

Adepté de l'exploration urbaine, Sean Vegezzi est passé par le graffiti, les ateliers de Annie Leibovitz et de Ryan McGinley. Ces photographies révèlent des microhistoires épiques, souvent illégales : des jeunes s'infiltré dans les tunnels du métro, certains provoquent la police, récoltent des seringues usagées, réveillent des clochards, d'autres escaladent ou découpent des grillages, courent sur les toits des taxis en plein trafic, défient le vide et la vie en escaladant des buildings à l'arrache. Au delà de l'énergie qui se dégage de ces colonisations de l'espace public, les clichés de Sean Vegezzi mettent à mal le fantasme du tout sécuritaire américain, révélant les multiples failles qui existent dans la ville. Ces divers exploits réalisés dans le passé sont publiés dans « I don't wanna grow up » (2012), le premier livre de l'artiste. Depuis, Sean Vegezzi a exposé et assuré le commissariat de plusieurs expositions collectives dans des espaces souvent secrets.



« La photo est venue compléter ce que j'ai toujours fait, à savoir, partir à l'aventure avec mes potes. J'ai toujours voulu profiter de mon adolescence autant que je pouvais, j'avais cette peur constante de ne pas la vivre assez intensément. Du coup, je passais le plus clair de mon temps à l'extérieur. J'essayais de sortir le plus souvent possible et de motiver mes potes pour traîner avec moi du côté de Tribeca. On rentrait un peu n'importe où. On adorait tous ces endroits étranges, avec personne dedans, des cages d'ascenseurs, des caves, des tunnels à vapeurs, les toits des immeubles... »
(citation extraite d'un entretien avec Holly Lucas, publié dans Vice, octobre 2012).

La galerie Rabouan Moussion présente les œuvres de Sean Vegezzi suivantes :

100526_SAG_HARBOR_R3_30, 35mm color negative / digital c-print, 16 x 20 cm, AP

100324_SPENCER_NORTH_MOORE_GARAGE_19, 35mm color negative / digital c-print, 11 x 14 cm, AP

100817_CYRUS_HELLGATE_BRIDGE, 35mm color negative / digital c-print, 11 x 14 cm, AP

100303_AMTRAK_SNOW_16, 35mm color negative / digital c-print, 11 x 14 cm, AP

FABRICE YENCKO

Né en 1985, vit et travaille à Paris (France).

Arrêté par la brigade anti-tag en 2012 et lourdement condamné à 228.000 euros de dommages et intérêts pour ses dégradations volontaires, actuellement mis en examen depuis 2012 pour association de malfaiteurs, Fabrice Yencko a attiré l'attention des institutions judiciaires et culturelles par ses nombreuses peintures sur trains et métros qu'il signait sous le nom de Cokney.

Diplômé des Métiers d'Art en Sculpture Métal à Olivier de Serres (Ecole Nationale Supérieure des Arts Appliqués et des Métiers d'Arts), puis assistant de plusieurs sculpteurs. Dans le même temps il s'exerce aussi à la gravure dans l'atelier Bucciali. Il y apprend différentes techniques comme l'aquatinte ou la pointe sèche. Ancien graffeur à la réputation internationale, tatoueur reconnu dans le style traditionnel japonais (il exerce depuis 2006 et a forgé son style dans les milieux skinheads et alternatifs qu'il fréquentait à l'époque), Fabrice Yencko s'est approprié les documents d'enquêtes qui constituent son dossier judiciaire et les considère comme des prolongements de sa peinture faite de rituels, d'action, de performance et de tension. Autant d'archives en noir et blanc qu'il met en scène avec ses archives personnelles (photographies argentiques) ses écrits (manifestes, récits, souvenirs, témoignages) et sa peinture aux influences japonaise et punk. Des documents, exposés à la galerie Rabouan Moussion, que l'artiste a présenté au Palais de Tokyo (Guerre du Nord, 2013) et dans l'ouvrage « Chiaro Scuro » (ed. Classic Paris, 2015) qui vient de remporter le prix du livre d'art de l'année 2015 par le prix du Club des Directeurs Artistiques. Fabrice Yencko a depuis été exposé à « Drawing Now - le salon du dessin

La galerie Rabouan Moussion présente les œuvres de Fabrice Yencko suivantes :

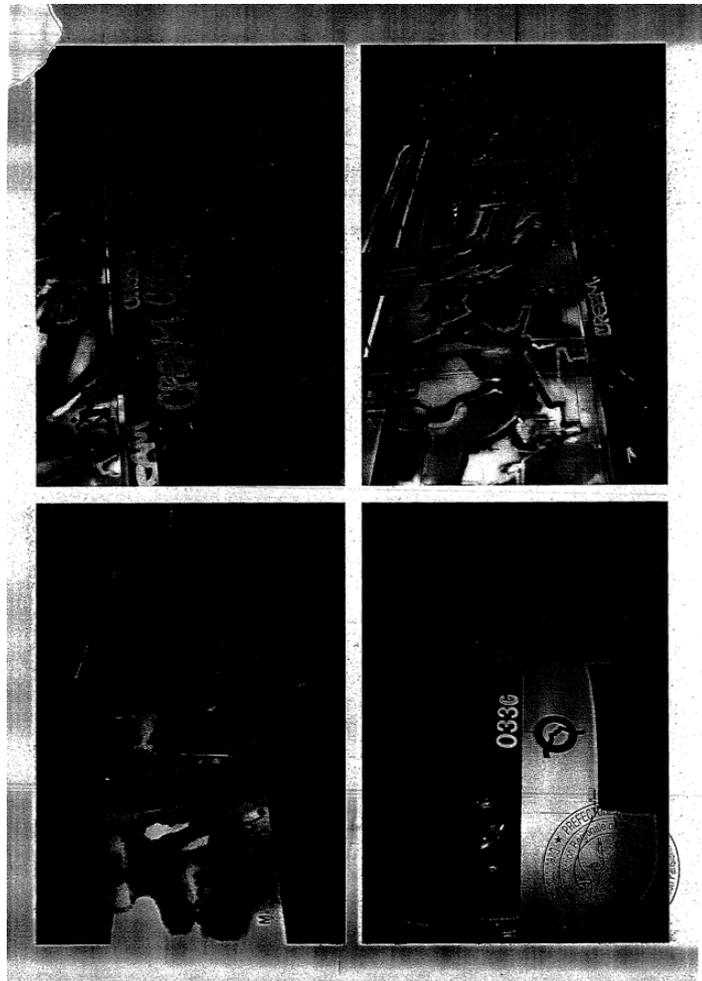
SCAN-17, gravure, 60x80 cm, 2012

SCAN-23, gravure, 60x80 cm, 2012

SCAN-111, gravure, 60x80 cm, 2012

CANONAGE, gravure, 160x40 cm, 2012

L3B023, peinture et encre sur vinyle adhésif et plaque aluminium, 2016



contemporain » (2014) aux cotés de Lek, Sowat et Jacques Villeglé, puis a publié le fanzine « Sepsis » (ed. Red Lebanese, 2015). Il assure le commissariat d'une exposition réunissant des tatoueurs internationaux dans la galerie Ateliers Fantômes à Paris en juin 2016.

« Le graffiti est dynamique. Avec la répétition, nos peintures sont vivantes et continuent de vibrer en nous, à travers les plaintes judiciaires, les traces photographiques ou dans notre gestuelle. (...) Si la peinture est détruite, la mémoire du corps persiste. C'est une perpétuelle résurrection : chaque graffiti est détruit, mais les peintures qui renaissent le lendemain convoquent l'héritage de celles passées. »

(citation extraite d'un entretien avec Hugo Vitrani, publié dans le livre « Chiaro Scuro », ed. Classic Paris, 2015)

RAPHAEL ZARKA

Né en 1977 à Montpellier, vit et travaille à Paris (France).

Avec ses « sculptures documentaires », ses photographies, ses vidéos, ses essais, ses collections d'images, Raphaël Zarka défriche l'espace public et tisse des liens entre le skateboard et la Renaissance en passant par le modernisme, le minimalisme américain et la mécanique galiléenne.

Récompensé par la fondation Ricard en 2008, lauréat de la Villa Médicis en 2010 et nommé au prix Marcel Duchamp en 2013, c'est en pratiquant le skateboard que Zarka construit sa perception de la géographie urbaine : un terrain à reconquérir, à détourner, à abimer, toujours à la recherche d'un vertige, comme il l'écrit dans ses essais « Une journée sans vague : Chronologie lacunaire du Skateboard » (2006), « La Conjonction interdite : notes sur le skateboard » (2007), et « Free Ride » (2011). Les sensations du corps en mouvement, la philosophie et les formes du skateboard - de la planche au bitume en passant par le mobilier urbain ou les skateparks dont les formes empruntent à des architectures préexistantes - sont alors mises en relation avec l'histoire de l'art, la science ou encore l'archéologie. Avec ses « Formes du repos », Zarka photographie des structures abandonnées comme autant de sculptures naturelles. Dans sa série « Riding Modern Art », il collectionne des clichés de skaters qui enchainent les tricks sur des sculptures d'art public. Plus récemment, Zarka est allé jusqu'à créer des sculptures comme des modules que l'on peut skater et abimer en accélérant l'érosion et la patine du médium. Il est représenté par la galerie Michel Rein (Paris, Bruxelles).

« Curieusement, je dirais que le skate m'a permis d'intérioriser ma passion pour certaines œuvres d'art. J'ai eu mon premier skateboard vers l'âge de sept ans. Comme n'importe quel skateur, j'étais à la recherche du lisse, de l'asphalte neuf, des dalles de béton (ce qui



était plutôt rare dans le village où j'ai grandi : il n'y avait qu'un seul trottoir bétonné, avec deux petites marches ; je le connaissais par cœur). À l'adolescence, c'est devenu une passion dévorante et quasi exclusive. Puis, quand j'ai commencé mes études d'art, j'ai délibérément mis le skate de côté. (...) Ce que je recherche avant tout, ce sont, au sens propre du terme, des formes abstraites : isolées de leur contexte, comme des parenthèses dans un récit. Les Formes du repos en sont le meilleur exemple. Il s'agit d'une série de photographies que j'ai commencée en 2001 et que je complète à l'occasion. C'est pour moi une collection d'objets en béton que je considère comme des sculptures involontaires et que je photographie comme telles. Mais ces sculptures dépassent largement le format des découvertes de trottoir de Brassai ou des objets surréalistes que collectionnait Breton. (...) L'histoire de la sculpture moderne, son dépassement par les artistes du Minimal et du Land Art et, par la suite, une certaine tradition de la sculpture documentée (par la photographie ou le film) fournissent un cadre historique à ces images. Mais ce n'est qu'un cadre ; l'important, c'est effectivement cet « effet de reconnaissance » dont vous parlez. Il faut que l'objet me soit familier, que je puisse lui trouver une place dans un réseau d'histoires et de formes ; un réseau de connaissances qui m'est propre. Pourtant, j'insiste sur ce point, les Formes du repos ne fonctionnent pas sur un mode citationnel : il n'y a jamais de clin d'œil ou de référence exclusive ; et surtout pas limités à la courte histoire de l'art du xxe siècle. (...) Dans le fond, ce que je fais avec les Formes du repos, ce sont des images qui fonctionnent comme des objets. Quand je photographie ces structures en béton, je pense souvent à un de mes tableaux préférés, la plus célèbre nature morte de Juan Sánchez Cotán (Coing, chou, melon et concombre, vers 1600).»

(extrait d'un entretien avec Elisabeth Wetterwald, M19, octobre 2008.)

La galerie Rabouan Moussion présente les œuvres de Raphael Zarka suivantes :

Un voyage d'hiver, 2008, Photographie couleur contrecollé sur Dibond, édition 2/5, 70x100 cm, Courtesy de Michel Rein (Paris, Bruxelles)

Presse:

2^e BUREAU

Martial Hobeniche – Marie-Laure Girardon
rabouanmoussion@2e-bureau.com

T : +33 (0)142 33 93 18

